

*Politique du corps et de l'écriture*, Edition la Lysimaque.  
N°26 des Cahiers des lectures freudiennes

René Lew y insiste : il écrit parce qu'il est analyste. Et écrire a la consistance d'un devoir nécessaire, il l'a pour l'analyste qu'il est et pour les "patients qu'il traite" (p. 73). Écrire quand on est analyste, ce n'est peut-être du reste pas seulement écrire des textes d'éditeurs, ce n'est peut-être pas nécessairement écrire de la psychanalyse ou sur la psychanalyse, mais ce peut être aussi écrire de simples textes, des mails, des histoires, des romans, des libelles, des midrachim, des chansons qui sait ?, des poèmes (voir le chapitre sur Rilke p.281) auxquels les sujets tendent toujours peut-être dans le temps de la séance, ce que suggère René Lew dans une incise, ou des articles, avec l'écart d'avec la parole, qui sont l'amont ou l'aval de ce qui a pu se dire dans une conférence. C'est écrire un peu la vie. Il y a beaucoup de modes d'écriture, René Lew s'en reconnaît deux plus une (p. 75) : "une écriture qu'on peut dire clinique, en prise sur le discours du patient, sans être présentation de "cas", qui n'est pas son mode, et une écriture théorique. Cela fait clivage au sens où René Lew entend le mot "clivage", une césure qui fait lien. Exactement comme en hébreu on dit : couper une alliance pour dire qu'on en fait une. *Carat Brit...* (Alors le *Brexit*....)Il y a enfin une troisième écriture : les écritures au tableau de René Lew qui sont comme des tableaux justement (ou parfois des cahiers de chorégraphie). Brisons-la pour ce paragraphe.

Un analysant ne peut parler à son analyste qu'à la condition que celui-ci – qui peut être assez silencieux en séance, ou pas, selon le dispositif qu'il s'est constitué depuis sa propre analyse et suivant la situation, le moment de sa vie, de celle de son analysant –, aussi parle ailleurs (p. 73). Il faut un dispositif (dans le sens que Giorgio Agamben a su découvrir chez Michel Foucault, et le couple Lysimaque/Dimpsy où nous passons tous pas mal de notre vie intellectuelle est par exemple un dispositif), il faut un dispositif général et rhizomatique de la parole (cartel, conférence, enseignement, à chacun son mode, et pas tous toujours en même temps, semons!), il faut un dispositif, un praticable comme dit Frédéric Nathan-Murat, pour que de l'analyse marche, si on peut dire, c'est-à-dire pour que de la parole circule, lieu commun qui ne l'est jamais autant qu'on croit.

Je dirai donc plutôt quelque chose comme : il se trouve que, sous une certaine nécessité, René Lew écrit et qu'il écrit entre autres de la psychanalyse, que c'est pour lui un discours décisif, comme disait Averroès, politique au premier chef. Le livre de René Lew pourrait être lu comme il y incite lui-même, comme un grand commentaire d'un passage fameux de Lacan, dans *Autres Ecrits* (p. 18), ouvert à gauche : "...si la psychanalyse s'en avérait avertie". C'est aussi un acte du corps, anti dialectique (cela prend appui dans ce livre sur le dialogue non résolutif de René Lew avec Frédéric Dahan) pour les corps que sont aussi les lettres avec la police des caractères.

La récursivité est un des noms contemporains – et pour nous qui lisons et écoutons René Lew, qui sommes un peu groupés autour de lui sans qu'il en soit le patron (la Lysimaque, aussi maison d'édition, est une perle solitaire, encore qu'on s'y croise souvent les uns et les autres), c'est un nom qui compte – la récursivité est donc un des noms contemporains de l'asile où l'inconscient se protège des cages dorées, des serres chaudes (pour reprendre le mot du poète russe Ossip

Mandelstam) du symbolisme et des cages dorées de l'ontologie. L'inconscient griffe comme les chats, agit depuis le non-lieu où il ne sait pas se tenir. Il est hors-ensemble, et collectif juste par éclats, associatif avec beaucoup d'efforts qu'il faut avoir et qui suppose un peu d'authentique *philia*, peut-être plus que n'en supportait Lacan. Écrire est aussi ce geste qui irrigue un groupe, c'est creuser un puits toujours aux marges duquel il est possible d'aller et venir. Ainsi je vois certains livres comme des puits où on puise une idée, une allusion et qu'on referme pour un moment sachant avec confiance qu'ils sont là, à portée, et qu'on pourra y revenir ou frapper à la porte qu'est leur couverture.

Dans ce livre s'esquisse un geste qui reviendra et que René Lew identifie comme le geste récursif de la psychanalyse. Quel est le programme critico-récursif ?

a- Créer les conditions pour le sujet de sa propre possibilité et pour cela faire un pas de danse un peu espagnol, le flamenco?, pas tout à fait, le paso-doble?, ce n'est pas notre passe de danse, le nôtre est surtout le tango. Entre la précipitation de la mourre qui est devinement et son ralentissement, son moratoire, c'est une supposition de retard pour le sujet et c'est l'amour. Jeux de l'amour et du hasard, bordé par la camarade.

b- S'arracher au chemin qui mène sinon nulle part au moins à l'ordre pan-prédicatif et qui devient vite juste l'Ordre, comme celui de 1984 de Georges Orwell ou, plus récent, celui de 2084 de Boualem Sansal, ou, en général des régimes devenus seulement des armées ou des légions, et dévier du chemin trop tracé qui va de l'hypothèse à la solution. Au mieux, quand ce chemin est emprunté, l'issue est dissolution, au pire, elle est finale. Il faut l'écart, plutôt le décalage, qui doit se glisser entre ce qu'on veut (et c'est si souvent la mort, en finir disons) et ce qu'on désire. Et pour René Lew, comme il l'exprime dans *Politique du corps et de l'écriture*, ce décalage est la lettre, il en parle longuement, avec la minutie du typographe. "Ne pas omettre que la lettre renvoie à du non-sens" (p. 254). La lettre est un caractère, elle a du caractère (ce que n'auraient pas les « linéales » du Bauhaus »), c'est une police, qui résiste au sens et à la police parfois. René Lew a cette attention à la matérialité de la lettre, à ce qui fait en elle peinture : un Garamond de plus de 14, est-ce encore une lettre, ou le début d'une signalétique ?

Pour l'opération, le sujet est envoyé en aval de lui, mais de façon que comme dans la danse, il soit aussi renvoyé en amont, et remis à quasi sa nouvelle place, à un cran de la précédente, autant de fois qu'il le faut pour que soit descélé le signifiant en soi, et que le sujet soit amené à faire le deuil du trésor où il s'était par mégarde, par habitude ou par faux confort, encastré.

c- Prendre le sujet au toujours milieu de sa vie – l'analyste est du reste aussi toujours sans détermination de sa propre place temporelle dans la sienne –, c'est un jeu de la bobine sur une surface inorientable avec toujours un pas gagné, même petit, grâce à ce bon infini (non illimité) en acte qu'est la récursivité. Le vide objectal, dépressif, dépressif de ce qu'il sait aussi ne pas fonctionner, devient fonctionnel et le sujet découvre et qu'il est libre, et que l'acte est au bout de sa parole, de l'intellection de sa détermination pour parler la *lingua* spinoziste.

Comme transmettre une danse ? Un livre peut être comme un cahier de chorégraphe, ce qu'est ce beau livre des éditions de la Lysimaque, avec ces graphes qui nous sont familiers et qui sont comme de petits écussons, et ont quelque chose de la palette d'un peintre avec le sujet qui se glisse à la place trouée pour le pouce. Il n'est pas sans une aide pédagogique car un glossaire très utile et simple le termine.

La récupération, ou la banalisation, dans l'océan capitaliste où il nous faut nager, comme Jonas, jusqu'à ce qu'un nouveau sens du partage soit advenu – y en a-t-il déjà eu ? –, est le poisson qui mange le prophète. L'édition samizdat, pourvu que le livre soit beau, comme il l'est ici, magnifique, littéralement relu et relié par Ana-Claudia Delgado et désigné par Jérémie Lew, l'édition samizdat qui se soutient de quelques-uns, qui passe de main en main sans le massicot des censures éditoriales

qui ne sont pas toujours le bon Autre, est parfois le meilleur moyen, depuis son humilité fière, de transmettre, en somme de la main à la main, l'esprit et le coeur, sans lequel pas grand chose n'advient, il faut bien le dire.

Institut de théologie protestante, Paris  
Samedi 9 juillet 2016  
François Ardeven